

Véritable
mélange anglais.

A louer
joli domaine

de 17 poses, avec beau verger.
S'adresser à Publicitas,
A. Bulle, sous P. 1704 B.

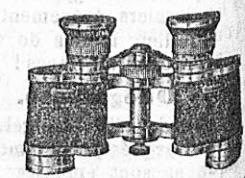
Produits fourragers

Le rationnement étant supprimé,
je puis dès ce jour livrer au public
les produits suivants :
Avoine en grains et concassée.
Floccons-Gruaux et Farine
d'avoine ; mais polenta
Mais moulu et concassé.
Farine d'orge, farine four-
ragère, remoulage et son.
Aliment concentré pour
volaille.

Marchandises
de premier choix
Eugène CROTTI, BULLE
Téléphone 84.

A VENDRE

A transporter une grande
maison
l'habitation en bois, avec grand
et écurie.
S'adresser à Mlle Catherine
Privet, à Sorens.



JUMELLES ZEISS

de nouveau en grand choix.
Grossissement : 6, 8, 12, 15 fois.
Modèles pour la chasse
et voyage, le tourisme.

Prix originaux.

BAROMÈTRES

unettes et pince-nez

Exécution des ordonnances
M. les Médecins Oculistes.

Éopold DELABAYS

opticien, BULLE

Façonnage et

transport de bois.

Le façonnage et le transport
l'environ

500 m³ bois de sapin

marqué sur pied dans la forêt « la
Hochmatt » près Charmey est mis

en soumission.

Les soumissions seront reçues
jusqu'au 13 août prochain, à
dix heures du soir, par écrit
sous le N° 1738 B, par la S. A. P.

Hibitas, Bulle.

Docteur HERZOG

BROC

absent

jusqu'à nouvel avis.



LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 5.—
 . . . 6 mois > 2 50
Étranger . 1 an > 9 50
 . . . 6 mois > 5 50
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les
bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant les mardi et vendredi.

Supplément bimensuel gratuit : « L'ÉCHO LITTÉRAIRE »

Imprimerie et Administration : Rue de la Sionge, Bulle.

HORAIRE B.-R. : BULLE, arr. 9^h7 (dim. j. f. 9^h1) 3^h30 8^h7. BULLE, dép. 5^h30 (5^h45) 1^h40 6^h30

ANNONCES

District de la Gruyère : une
seule insertion, 17 c. ; annon-
ces répétées, 14 c. Canton et
Suisse, 17 cent. Étranger, 20
cts. la ligne ou son espace.
Annonces mortuaires, 20 c.
RÉCLAMES : Suisse, 30 cent.
Étranger, 40 cent. la ligne.
S'adresser à Publicitas,
S. A. suisse de publicité.
(Cercle catholique, 1er étage)

CONQUÊTES ?

A plusieurs reprises, différents jour-
naux ont parlé d'une des grandes ques-
tions qui préoccupent l'opinion suisse :
le Vorarlberg doit-il devenir suisse ?

La question a déjà été discutée avec
grande compétence par ceux qui l'ont
étudiée, mais elle n'est pas encore ré-
solue.

Qu'en me permette d'émettre une
opinion personnelle qui sera peut-être
partagée par quelques-uns.

M'accrochera-t-on de chauvinisme na-
tional étroit, de conservatisme invé-
téré, de vouloir à tout prix rester au
statu quo actuel ? Peut-être, mais
voici mes motifs.

Les expansionnistes pourront-ils
nier le mouvement qui se manifeste
aussi bien en Suisse alémanique qu'en
Suisse romande contre une extension
de notre territoire ?

Qu'ils relisent aussi un article de M.
Marcel Muret paru dans la *Gazette*
de Lausanne et qui rappelait entre
autres la simple mais significative ré-
ponse du Conseil fédéral lors de la
guerre de soixante-dix : « Non » avait
répondu celui-ci à la proposition de
Bismarck de donner Mulhouse à la
Suisse.

Je ne sache pas qu'ils puissent don-
ner tort à nos anciens dirigeants ?

Mais, diront-ils encore, aurait-on rai-
son d'imiter ce qui s'est fait il y a cin-
quante ans ? Les conditions ne sont-
elles pas absolument différentes, si dif-
férentes qu'aucune relation ne peut
l'établir entre les choses passées et les
présentes ? Je leur demanderai s'ils
sont fiers de l'état actuel de la Confé-
dération, s'ils croient à une améliora-
tion effective de l'état économique que
l'adjonction de lambeaux montagneux,
s'ils peuvent démontrer qu'une des
raisons primordiales de la démarche
de nos voisins n'est pas d'échapper en
quelque mesure à l'effondrement de
leur pays causé par la catastrophe
actuelle, effondrement dont les suites
commencent à se faire sentir dans
toute leur épouvante. Une partie du
discours que le docteur Ender pro-
nça le 15 mars dernier n'est-elle pas
significative :

« En nous unissant à l'Allemagne,
nous nous assurons une période cer-
taine de souffrances. Je ne partage
en aucune façon l'opinion de ceux qui
se figurent que dans deux ans l'Alle-

magie aura réparé tous les dégâts de
la guerre. Il faudra en tout cas au
moins une génération pour remettre
l'Allemagne à flot. C'est ma conviction.
Il se peut que les générations à venir
assurent le développement normal de
l'Allemagne ; car l'école de la souf-
france n'est pas nécessairement un
dommage. Mais, à tout le moins, nous
devrions pendant toute une généra-
tion partager ce chemin de souffrance.
En nous unissant aujourd'hui à la
Suisse, nous prenons le chemin le
meilleur et le plus rapide pour rentrer
dans l'ordre, pour revenir à des con-
ditions normales de vie politique et
économique. Et, en admettant, même
qu'un jour la Suisse doive se dissou-
dre, en ses éléments nationaux consti-
tutifs, nous reviendrions alors, avec
toute la Suisse allemande, à l'Empire
allemand. Ce serait là l'évolution na-
turelle, si réellement la Suisse se dis-
solvait. Celle-ci aurait été du moins
pour nous, pendant une génération, un
abri contre l'orage... »

Je ne commente pas, je suppose
seulement que la Suisse alémanique
se récrie de toutes ses forces devant
cette dernière allégation.

On nous parle aussi de frontières
stratégiques ! Nous n'avons pas be-
soin d'une citadelle « indispensable à
l'Est » contre une invasion germani-
que ; s'il le fallait, un jour, nous au-
rions encore notre armée et forte de
notre droit nous aurions aussi l'appui
de la Société des Nations.

Notre refus du Vorarlberg ne nous
empêchera pas de participer de toutes
nos forces à ces nombreux élans qui
se font sentir chez tous les peuples
nouveau : élans de meilleure com-
préhension internationale, d'affran-
chissement, d'aspiration à un idéal
moins brutal que celui qui fut mis en
avant par certaines castes militaires.

Nous nous concentrerons alors vers
la grande Société des Nations dans la-
quelle la Suisse ne saurait, sans aucun
doute, tarder à entrer.

Pour vivre heureux, vivons... non
point cachés, mais tels que nous som-
mes.

Henry CALAME.

(Gazette de Lausanne.)

Deux poids, deux mesures.

De Margillat, dans l'*Impartial* :

Petite contribution à l'étude du pro-

blème des étrangers en Suisse, pendant
et après la guerre.

Depuis un mois, la région de Mon-
tana héberge trois cents Russes, ra-
menés d'Allemagne, où ils étaient pri-
sonniers de guerre, par la Croix-Rouge
américaine. Ils sont répartis dans di-
vers hôtels de la région.

Ces pauvres diables sont parfaite-
ment inoffensifs. Après avoir pris leur
bain de soleil — ils sont presque tous
malades à la suite des privations endu-
rées — ils se promènent paisiblement
dans les forêts ou sur les pâturages.
Ils sont très polis, s'effacent avec dis-
crétion devant les hôtes de la station,
et ne donnent pas lieu à la moindre
plainte. Quelquefois, ils se retirent à
l'écart, sous le bois, et chantent une
de ces chansons de leur pays, avec le
cœur gros de souvenirs. Songez que,
depuis cinq ans, ces ouvriers, ces pe-
tits fonctionnaires, ou ces paysans sont
balottés à travers le monde. Ils ne sa-
vent pas ce que sont devenus les leurs.
Ils n'ont plus de foyers ! Et ils ne sa-
vent pas même comment finira leur
lamentable aventure.

A l'hôtel, ils sont disciplinés, servia-
bles, très propres, ne réclament ja-
mais et obéissent même aux domesti-
ques ! Jamais on n'a vu des internés
aussi faciles à conduire.

Eh bien, il circule pour la seconde
fois dans le pays une pétition, qui de-
mande qu'on mette les Russes à la
porte.

Pourquoi ? On n'en sait rien.

La Croix-Rouge américaine paie
très régulièrement leur pension, ils ne
font pas de bruit, les hôteliers sont
très contents d'eux, je n'ai vraiment
rien que répondre à l'un d'eux qui me
demandait : « Pourquoi vent-on nous
chasser ? Quel mal avons-nous fait ? »

Je viens d'avoir l'explication du
mystère.

Un naturel, qui tient boutique, m'a
expliqué :

— Ces Russes sont encombrants !...
Ils n'ont pas d'argent de poche à dé-
penser, et ils prennent la place des
étrangers riches, qui ont le moyen de
se payer des extras...

Il n'y a rien à exposer à cet argu-
ment. Quand les Russes sont partis
d'Allemagne, on leur a tout pris, et on
leur a laissé quelques billets à échan-
ger au cours du jour, c'est-à-dire à
30 fr. pour cent marks. Evidemment,

ils n'en mènent pas large, et ils ne
peuvent pas la faire aux nababs,
comme les aigrefins qui se sont enri-
chis à nos dépens en râlant nos vivres
pour les envoyer chez les Centraux.

Il faudrait donc que les pauvres
Russes s'en aillent. A bas les Bar-
bares qui n'ont pas le moyen de faire
la noce et de promener des houris
dans leurs bagages !

Pas d'argent, pas de Suisses !

Quand je vous dis que nous serons
le plus bel ornement de la « Société
des Nations ! »

MARGILLAT.

NOUVELLES SUISSES

Les revendications des postiers. —
L'assemblée des délégués de la Société
suisse des fonctionnaires postaux pu-
blié une déclaration disant que le pro-
jet du Conseil fédéral concernant la re-
vision de la loi sur la durée du travail
est inacceptable. D'entente avec l'U-
nion fédérative, elle interviendra de
toutes ses forces pour la réalisation de
ses postulats. L'assemblée approuve
unanimentement la revendication d'al-
locations supplémentaires de renchéris-
sement et exprime l'espoir de voir les
travaux concernant la nouvelle loi sur
les traitements être poussés de façon
à ce que la loi puisse être appliquée
rétroactivement pendant l'année 1920
entière.

La création de commission du per-
sonnel doit assurer au personnel postal
le droit de collaboration revendiqué
depuis longtemps.

C'est avec une sincère satisfaction
que l'assemblée a pris note de la pro-
chaine création de la caisse de pré-
voyance pour les invalides, les veuves
et les orphelins du personnel fédéral.
Elle assure son appui sans réserve à
tous les efforts faits en vue de mettre
sur pied l'assurance vieillesse et inva-
lidité en faveur du peuple entier.

La question de l'union plus étroite
des fonctionnaires et employés de la
Confédération a été transmise pour
étude au comité central. A l'occasion
de la revision de la loi sur les traite-
ments, le personnel fera valoir énergi-
quement son droit aux augmentations
légitimes de traitement supprimées en
1915. L'assemblée approuve la large
restriction du service postal dominical
et souhaite la suppression totale du
service du dimanche.

Grève à Bienne. — Dans la grande fabrique d'horlogerie Omega, une partie des ouvriers est entrée en grève par suite d'un différend de salaire. Une autre partie des ouvriers prendra part au mouvement, de sorte que, avec les horlogers qui sont déjà en grève depuis des semaines, plusieurs centaines d'ouvriers auront quitté le travail. La grève des ouvriers fabriquant la cuvette métal continue. On peut s'attendre à ce que les ouvriers de la fabrique Aegler et Guen Watch se mettent aussi en grève.

Du meilleur pain. — On va améliorer la qualité de la farine, les moulins recevant 30 pour cent de farine blanche pure de provenance américaine. Cette farine sera mélangée avec la farine indigène. Le nouveau pain sera ainsi meilleur que l'actuel.

Parti radical suisse. — Le comité directeur du parti radical suisse a discuté samedi la question de la réduction des prix. En ce qui concerne le lait, il a renvoyé l'étude de la question à une commission qui cherchera si possible une solution satisfaisante et qui fera son rapport au comité.

Le comité central est convoqué à Olten pour le 16 août, avec l'ordre du jour suivant: 1. Société des nations: la Suisse doit-elle y entrer? (Rapporteur, M. le professeur Max Huber). 2. Création de commissions et de conseils d'employés et d'ouvriers dans les établissements en régie. (Rapporteur, M. le professeur Pasteur, à St-Gall). 3. Questions relatives aux élections générales.

Tir fédéral. — Le *Berner Tagblatt* est informé que la Commission fédérale de tir a été appelée à examiner la question de savoir si, au cas où Lausanne renoncerait à organiser la Fête fédérale de tir pour 1921, la *décentralisation des tirs fédéraux* ne s'imposerait pas.

Pour réduire autant que possible les frais qu'occasionnent ces fêtes aux villes qui les organisent, on les remplacerait par des tirs cantonaux ou régionaux, qui auraient, comme finale, un match intercantonal et un concours pour la médaille d'honneur.

Seule, cette finale se disputerait

dans une localité centrale, les épreuves précédentes étant en quelque sorte des éliminatoires, si nous avons bien compris l'article du *Tagblatt*.

Un non-lieu. — En mai 1916, la justice parisienne avait ouvert une information contre la Société européenne de publicité, pour commerce avec l'ennemi. Le juge vient de terminer l'instruction. Il a conclu à un non-lieu, les faits sur lesquels se basait la poursuite n'ayant pu être établis et le caractère suisse de la société étant inadmissible.

La Société européenne de publicité est, on le sait, une création de la *Publicitas*, de Genève, que préside M. le colonel Ch. Georg.

Il est heureux que la justice française ait fini par reconnaître la fausseté des accusations lancées contre la Société européenne de publicité par des concurrents sans scrupule; malheureusement, le non-lieu ne répare pas le préjudice causé par la mise sous séquestre pendant l'instruction judiciaire.

Pour le bolchévisme. — Le parti socialiste de Bienne, dans son assemblée extraordinaire du 12 août à laquelle participaient une centaine de personnes, a décidé à l'unanimité contre une voix et quelques abstentions l'entrée dans la 3^{me} Internationale.

Berne. — Accident de montagne. — Dimanche après midi, au Schwarzhorn, le jeune Jean Wyss, âgé de 20 ans, a fait une chute en cueillant des edelweiss et s'est tué.

Neuchâtel. — Imprudence d'enfant. — L'express Bienne-Neuchâtel a atteint et rejeté sur le côté de la voie, lundi matin, peu après 10 heures, un garçon de quatorze ans qui avait franchi la barrière fermée du passage à niveau. Le petit imprudent, nommé Clénin, est mort. Il était en séjour à Gléresse.

A L'ÉTRANGER

En Italie.

L'enquête sur Caporetto.

Conclusions accablantes. Le *Giornale del Popolo* publie le texte des conclusions de l'enquête sur

les événements de Caporetto, en affirmant l'authenticité de ses affirmations. L'enquête considère la retraite de l'Isonzo jusqu'à la Piave comme une défaite militaire. Les causes de force majeure qui ont amené cette défaite sont la puissance de l'ennemi, les conditions d'infériorité dans lesquelles se trouvait l'armée italienne en raison de la situation géographique et la répugnance de beaucoup de soldats pour les sacrifices et les fatigues. Les conclusions de l'enquête font allusion à une propagande partie de l'intérieur, comme de l'ennemi, en vue de démoraliser l'armée. Elles signalent notamment les efforts des socialistes dans ce sens.

Quand aux causes militaires, des charges sont relevées contre les généraux Cadorna, Catella, Porro et contre le ministre Boselli. D'autres généraux sont également impliqués dans l'affaire.

En Belgique.

Vers la grève générale.

Le Congrès national extraordinaire du syndicat national des chemins de fer, des postes, télégraphes, téléphones et de la marine a voté par 72,539 voix contre 4000 le principe de la grève générale. La date extrême a été fixée au 17 août à minuit. Il été décidé de tenter éventuellement une dernière démarche auprès du gouvernement.

Le milliardaire Carnegie.

De New-York, on annonce la mort, à l'âge de 82 ans, du célèbre milliardaire et philanthrope américain André Carnegie, surnommé le roi du fer.

André Carnegie était né en 1837, à Dumfries (Ecosse), où son père était tisserand. Sa famille alla s'établir, en 1848, à Pittsburg (Pennsylvanie), où le jeune André fut successivement mécanicien, télégraphiste et employé de chemin de fer; il spécula et acquit ainsi une petite fortune, qui lui permit de s'intéresser à l'établissement d'un puits de pétrole, puis à la création d'une fonderie qui prit un développement considérable et qui est devenue l'une des plus formidables usines du monde. C'est cette industrie qui valut à Carnegie le titre de *Roi du fer* et qui lui procura son immense fortune. Après avoir dirigé le fameux trust de l'acier (Carnegie Steel Co limited), André Carnegie transforma ses usines en société par actions et se retira des affaires, en 1899, pour se consacrer à la gestion de ses milliards.

Il en fit servir une bonne part, il faut le reconnaître, à des buts de bienfaisance ou d'utilité publique. Il fonda surtout des bibliothèques dans un grand nombre de villes des Etats-Unis et

viens de lui écrire un mot afin de l'inviter à dîner pour mardi...

Les joutes de Lia se couvrirent d'un éclat extraordinaire. Elle parla peu, ce soir-là, mais elle se sentit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis bien des jours...

Le lendemain, elle demanda à Mme Harel quand elle pourrait, sans être indiscret ou sans paraître trop empressée, retourner chez Mme de Saint-Maur.

Mme Harel hésita un instant.

« Je ne sais, dit-elle enfin, si cette dame désire réellement continuer des relations qui, de sa part, n'ont rien eu de bien cordial... J'aime mieux vous dire la vérité, ma chère enfant... Le retard qu'a mis Mme de Saint-Maur à rendre votre visite m'avait paru indiquer une intention arrêtée de sa part... J'ai questionné les domestiques: elle n'a pas demandé si vous étiez chez vous, et s'est bornée à faire remettre sa carte... »

Lia pâlit et resta silencieuse. Elle ne parla plus d'Amélie de Saint-Maur ni de Berthe Laumont.

Mme Harel avait raison. Les visites empressées de Lia à ses amies de pension ne devaient avoir d'autre résultat que de la blesser douloureusement.

Après son départ, Mme de Saint-Maur s'était tournée vers sa fille.

« J'ai reçu, moi aussi, la carte d'un ami, Lia, dit-il. M. de Cormeilles est à Paris, et je

— Mais, maman...

d'Ecosse, des musées, des laboratoires, etc.

Les épidémies à Petrograd.

Les journaux de Petrograd annoncent que le nombre des cas de choléra dans la ville est quotidiennement de 60. Le nombre des cas de dysenterie dépasse 100 chaque jour. Le manque de médicaments se fait cruellement sentir.

D'autre part, suivant un journal de Stockholm, deux navires américains chargés de vivres destinés aux soviets sont arrivés à Petrograd.

CANTON DE FRIBOURG

Conseil d'Etat. — (Séance du 11 août.) — Le Conseil accorde à MM. Jean Oberson, à Châtel-Saint-Nicolas, et Léon Ruffieux, à Gruyères, une patente de licencié en droit, les autorisant à pratiquer devant les tribunaux inférieurs, le premier sous la direction et la responsabilité de M. l'avocat Bartsch, à Fribourg, et le second sous M. l'avocat Morard, à Bulle.

— Il autorise la commune de Fribourg à procéder à une acquisition d'immeubles et le cercle scolaire libre public de Dirlaret à lever un impôt.

Pris sous un camion.

Lundi soir, vers 10 heures 1/2, le camion conduisant le lait de Combremont et Navilly à la Condenserie de Payerne passait à Cugy, lorsque, devant l'Hôtel de l'Ange, un habitant du village, M. von Siebental, tonnelier, 35 ans, voulut descendre sans faire arrêter le véhicule. Mais le malheureux ne sut pas s'y prendre et roula à terre. Le lourd chargement lui passa sur le corps, lui fracturant le bassin. L'infortuné a été conduit à l'Hospice d'Estavayer dans un état désespéré.

Appel aux agriculteurs fribourgeois.

La guerre est heureusement terminée, il n'en reste pas moins de nombreuses et grandes misères à soulager. Les agriculteurs de la Belgique et du nord de la France sont dans un urgent besoin; on admet qu'il a disparu des régions françaises décimées par la guerre et qu'il doit être remplacé: 840 000 têtes bovines, 945 000 moutons, 425 000 porcs, 350 mille chevaux, 2 600 mulets, 9 000 ânes, 95 000 charrues et autres machines agricoles, 30 000 maisons, etc.; de plus, des milliers d'hectares de terre sont bouleversés, des millions d'arbres fruitiers ont été abattus. Ces dévastations s'ajoutent encore celles des pays belges, qui sont immenses.

Or, le moment semble venu de

Je te prie d'être plus circonspecte à l'avenir, dit sèchement sa mère. Si la supérieure a trouvé bon de la recevoir au convent, et si vous avez lié une amitié intime, il faut que tu comprennes bien que la situation est absolument différente aujourd'hui...

Amélie avait les yeux pleins de larmes. « Mais, maman, vous avez accepté une invitation chez M. N... qui est banquier comme le père de Lia... »

— Cela ne peut se comparer, ma chère M. N... est aussi honorable qu'il est riche. Sers-nous le thé, je te prie, et oublie cet incident...

Amélie n'osa rien ajouter. Tandis qu'elle retournait, le cœur très gros, à la table du lunch, Mme de Saint-Maur reprit sa conversation avec ses amies.

« C'est une sottise aventure, Juliette, lui dit Mme de Chaillé en riant. Comment allez-vous vous en tirer? »

— On ne rend pas de telles visites: cette petite est une impertinente, » ajouta la baronne d'Elvaux.

Mme de Saint-Maur haussa les épaules en souriant.

« Non, elle est simplement naïve au delà de ce qu'on imagine, et elle ignore naturellement quel est l'obstacle le plus infranchissable qui la sépare de nous... Je hais d'être impolie... »

(A suivre)



Les deux

PIERRE D

— Mais pourquoi ici ?... M^{me} de Fauger joie !... Comment une d'échapper à un pas la soif de l'embr

— Ce n'est pas cel étes pas du tout !... N dame... Pendant sa v

ou l'épouvantable ora forcée à coucher... C

Quelque chose de sir cette nuit-là... Des m

trer dans mon aubruit ?... Toujours es

et que le lendemain, ville, la jeune dame

doute elle se propose qu'il vaut mieux que

— Cher enfant !... peine de meséparer Cécile... Enfin, je ne

Elle lui a donné la v lui conserver !...

Elle serra tendrem avant que M^{me} Collin

Toute rêveuse, elle fond du parc, et mur

— Etre une mami cela doit être bon !...

Henri de Faugerol teau après sa journé

Bien qu'elle les et basse, il entendit les

la jeune fille. S'asseyant doucem

— Puisque vous v vous voyez bien qu'i

Rougeante, elle homme :

— Vous, Henry !... gerolles ! rectifia-t-el

— Ne vous repren Le visage du fils d

Il contempla celui également une joie p

Les forces revena couvalescente.

Aux tempes, les po

faisaient ressortir l'é

chissait plus aucune

FEUILLETON DE « LA GRUYÈRE »

La Faute du Père

PAR

M. MARYAN

30

Le jeudi revint. Cette fois quelques femmes de banquiers se présentèrent avec leurs filles. Lia reçut même les avances très empressées de la femme d'un ministre. Mais celles qu'elle attendait ne vinrent toujours pas, et un secret désappointement commença à troubler son jeune cœur. Quoi ! ses amies ne se souvenaient-elles plus des heureux jours du convent, de l'affection d'enfance, des promesses échangées de perpétuer ces belles amitiés à travers la vie toute entière ? Les jeudis se succédèrent. Ni Berthe ni Amélie ne paraissaient. Déjà Lia connaissait cette goutte d'amertume, de l'existence de laquelle elle avait douté tout d'abord; déjà elle sentait qu'une pensée pénible, une crainte, un soupçon peuvent empoisonner la coupe la plus enchantée.

Au milieu des plaisirs de sa nouvelle vie, une idée fixe la hantait secrètement : ses amies ne l'aimaient-elles plus, ou bien les préjugés aristocratiques de la famille de Saint-Maur mettaient-ils obstacle à l'inti-

mité rêvée ?... Mais Berthe ? Elle ne faisait pas partie, elle, du faubourg Saint-Germain; on disait même que son père, qui avait conquis ses grades à la pointe de son épée, sortait tout simplement des rangs et était fils de paysans...

M. Haags s'intéressait vivement aux relations de sa fille.

« As-tu vu tes amies ? » lui demandait-il le jeudi soir. Et la blessure de ce pauvre jeune cœur se rouvrait cruellement quand elle était obligée de répondre, en essayant un sourire :

« Non, pas encore... »

Enfin, un soir de la fin de novembre, une double joie fut donnée à la jeune fille.

Elle rentrait du bois par un beau froid sec, dans une voiture ouverte, toute enveloppée de fourrures, le teint animé de fraîches couleurs, et en remontant chez elle, elle aperçut sur sa table une carte pliée.

Cette carte portait le nom de la vicomtesse de Saint-Maur, et une main furtive y avait ajouté au crayon, d'une écriture un peu troublée: « et Amélie ».

Ce n'était pas un jeudi... Mais Lia était trop heureuse pour chercher un point noir quelconque dans cette grande joie... Elle relut vingt fois la carte, et quand vint le dîner, elle la montra à son père.

M. Haags sourit.

« J'ai reçu, moi aussi, la carte d'un ami, Lia, dit-il. M. de Cormeilles est à Paris, et je



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul 1 fr. 50

Les deux Frangines

PAR

47

PIERRE DECOURCELLES.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas envoyée ici ?... M^{me} de Faugerolles l'aurait accueillie avec joie !... Comment une mère dont l'enfant vient d'échapper à un pareil danger n'éprouve-t-elle pas la soif de l'embrasser ?

— Ce n'est pas cela, mademoiselle !... Vous n'y êtes pas du tout !... Nous n'avons pas vu la jeune dame... Pendant sa visite, j'étais chez M^{me} Sureau où l'épouvantable orage qui avait éclaté m'avait forcée à coucher... C'est Justin qui l'a reçue... Quelque chose de singulier s'est même produit cette nuit-là... Des malfaiteurs ont tenté de pénétrer dans mon auberge... Ont-ils entendu du bruit ?... Toujours est-il qu'ils ne m'ont rien pris, et que le lendemain, quand je suis rentrée à Neuville, la jeune dame n'était plus là !... Mais sans doute elle se propose de revenir, et c'est pour cela qu'il vaut mieux que je ramène le petit.

— Cher enfant !... Cela me fera beaucoup de peine de me séparer de lui ! fit mélancoliquement Cécile... Enfin, je ne suis pas sa vraie mère !... Elle lui a donné la vie... Moi, je n'ai fait que la lui conserver !...

Elle serra tendrement l'enfant contre son cœur, avant que M^{me} Collinet emportât son nourrisson. Toute rêveuse, elle le regardait disparaître au fond du parc, et murmurait :

— Etre une maman pour de vrai !... Comme cela doit être bon !...

Henri de Faugerolles venait de rentrer au château après sa journée de labeur.

Bien qu'elle les eût prononcés presque à voix basse, il entendit les derniers mots balbutiés par la jeune fille.

S'asseyant doucement à côté d'elle :

— Puisque vous voulez être maman, Cécile, vous voyez bien qu'il vous faut un mari !

Rougissante, elle se tourna vers le jeune homme :

— Vous, Henry !... Pardon, monsieur de Faugerolles ! rectifia-t-elle.

— Ne vous reprenez pas, ma bien-aimée !...

Le visage du fils de Laurence était radieux.

Il contempla celui de la jeune fille qui reflétait également une joie profonde.

Les forces revenaient graduellement chez la convalescente.

Aux tempes, les petits réseaux bleus des veines faisaient ressortir l'épiderme satiné que n'obscurcissait plus aucune ombre morbide. Les lèvres

si longtemps décolorées étaient redevenues fraîches et vermeilles.

La jeunesse et l'amour triomphaient une fois de plus. Pourtant, Cécile laissa échapper un soupir.

Henry reprit d'une voix très tendre :

— Vous avez un secret, Cécile... Je sais que vous êtes la plus vertueuse et la plus chaste des jeunes filles !... Quel soulagement je vous devrais pourtant si vous vouliez vous confier entièrement à moi !...

— Si je pouvais parler !... dit-elle avec angoisse.

— Il la regarda, les yeux dans les yeux.

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?

— Ah ! si vous saviez, reprit-elle avec effort, combien je souffre de ne pas tout vous dire !...

— Alors, soulagez-vous !... Un médecin n'est-il pas un confesseur ?...

Vaincue par l'accent profond avec lequel Henri parlait, par l'adoration qu'elle sentait luire au fond de son regard, l'enfant se laissa aller aux confidences.

Elle dit à Henry pourquoi elle avait quitté Villennes, et la douleur qu'elle avait éprouvée en se voyant obligée de douter de l'homme qu'elle regardait comme un frère...

Puis, un jour, si bien cachée qu'elle fût, cet homme l'avait découverte et, en lui annonçant qu'il allait la rendre à son père qu'il croyait mort, il l'avait conduite chez Laverdac...

Elle retraça sa douleur, son épouvantable supplice, en constatant l'abaissement, la dégradation de ce père dont elle avait toujours vénéré la mémoire.

Elle arriva à la scène tragique qui avait eu lieu entre Laverdac et la poivrotte, au coup de couteau qu'elle avait reçu à la place de celle-ci, coup de couteau qui avait provoqué l'étrange et soudaine transformation à son égard de cette malheureuse à laquelle Cécile devait son évocation et peut-être son salut.

Henry de Faugerolles écoutait, haletant, le récit de la jeune fille.

Malgré la confiance qu'elle avait en son auditeur, il y avait pourtant quelques points, dans ces événements tragiques, que la jeune fille s'était crue obligée de passer sous silence.

Ainsi, ce doute inexplicable que la Poivrotte avait jeté dans son esprit lorsqu'elle lui avait dit :

— Laverdac n'est pas ton père !

Mais ce qui concernait cet homme n'était pas le secret de Cécile... Elle n'avait le droit de révéler à personne, même à Henry, le passé de George Davenesle.

Quand elle eut terminé, les yeux du jeune homme étaient remplis de larmes.

— Cécile ! s'écria-t-il... il existe malheureusement, en ce monde, des pères indignes... Les innocents qu'ils ont mis au monde ne peuvent pas supporter le poids de leurs fautes ! Je vous défendrai !

Elle secoua doucement la tête.

— De quel droit, mon ami, vous interposerez-vous entre mon père et moi ?...

Dans un élan irrésistible, Henry saisit la main de la jeune fille sur laquelle il mit un ardent baiser, tandis que ces mots jaillissaient du plus profond de son cœur :

— Je pourrais vous répondre que j'agirai au nom de l'humanité dont les droits sont imprescriptibles !... Mais non, Cécile !... Si je veux vous sauver, c'est parce que je vous adore, et que rien au monde ne m'empêchera de faire de vous la comtesse de Faugerolles !

En ne voyant pas revenir celle qu'il prenait pour sa fille, l'inquiétude de Davenesle était devenue une véritable angoisse.

Il y avait quelque chose de si inattendu, de si étrange dans cette disparition de la jeune fille, qu'elle pouvait engendrer toutes les suppositions.

Le prétendu Rivas avait demandé à Brunemont s'il ne pensait pas que Denise avait pu se rendre au domicile qu'ils habitaient jadis.

Jacques, tout en combattant cette hypothèse, en avait, une fois seul, envisagé rapidement la possibilité et, sautant dans une voiture, il s'était fait conduire chez lui.

M^{me} Bécavin, sa concierge, lui avait expliqué comment la dépêche arrivée à son nom avait été remise à l'hôtel des Champs-Élysées par le suave Ernest.

Ce fut un trait de lumière pour le complice de Laverdac.

Rolande ne pouvait, ne devait être qu'à Neuville.

Aussi, malgré sa stupéfaction, s'était-il expliqué sur-le-champ, lorsqu'il s'était trouvé si inopinément rue Blanche en présence de sa maîtresse, comment Laverdac et ses complices avaient pu l'enlever, en croyant tenir Cécile.

Restait à légitimer, aux yeux de José Rivas l'incroyable prolongation de cette absence.

Jacques se creusa vainement la tête pour trouver un prétexte plausible.

Le refus obstiné de Rolande de retourner prendre sa place auprès du nabab des Champs-Élysées emplissait de terreur l'indigne fils d'Antoine Brunemont.

(A suivre.)

La perspective que lui avait fait entrevoir Laverdac de se servir du petit Marcel pour vaincre la résistance de sa mère ne le rassurait qu'à demi.

Il n'y avait à se le dissimuler ; l'escapade de Rolande pouvait dessiller les yeux de son protecteur qui, avec les puissants moyens d'action que lui donnait sa fortune, ne tarderait pas à s'enquérir et à apprendre une partie de la vérité.

Lorsqu'il la connaîtrait toute entière, le Mexicain chasserait Jacques comme un intrigant ou même comme un malfaiteur.

Ce serait l'écrasement !...

Sans compter que la disparition de Cécile était, pour Jacques, une menace de plus.

Où pouvait-elle s'être réfugiée, celle-là ?...

N'allait-elle pas se dresser brusquement devant lui en accusatrice, en justicière !...

José Rivas, dont Brunemont savait la démarche auprès de Laverdac, et qui ne lui avait pas caché l'intérêt qu'il portait à cette jeune fille, ne l'avait-il pas déjà revue ?...

Si cette réunion n'avait pas lieu encore, peut-être était-elle imminente...

De quelque côté qu'il se tournât, Jacques sentait le terrain se dérober sous ses pas.

Après une longue hésitation, il estima que le meilleur parti à prendre était de ne pas se retrouver, pour le moment, en face du Mexicain.

Il rentra chez lui et, prenant une feuille de papier à lettres, traça les lignes suivantes :

« Cher monsieur Rivas,

« Je crois être sur la piste de notre chère disparue.

« Je pars sur-le-champ pour Runnivercke. Dès que j'aurai du nouveau, je m'empresse de vous envoyer une dépêche.

» En toute hâte, et avec bon espoir, je suis

» Votre respectueusement dévoué,

JACQUES BRUNEMONT.

Ce billet achevé, il écrivit sur une enveloppe l'adresse du Crésus des Champs-Élysées.

Puis il descendit et hâla une voiture.

— Vous allez porter cette lettre à son adresse, dit-il en la remettant au cocher en même temps qu'une pièce de cinq francs... Si l'on vous questionne, vous direz qu'elle vous a été remise par un voyageur que vous avez conduit à la gare du Nord.

La voiture s'éloigna rapidement.

— Voici toujours quarante-huit heures de gagnées !... murmura Jacques, retrouvant un peu de sang-froid... Il s'agit de les employer utilement !...

Ce billet avait un peu tranquillisé Davenesle que la disparition de celle qu'il croyait sa fille, succédant aux terribles menaces de Cartigny, avait plongé dans une sombre anxiété, qui lui rappelait les jours noirs d'autrefois, alors que tout se conjurait pour l'écraser.

Depuis quelque temps, il avait pourtant bien cru que sa destinée allait prendre une face nouvelle.

D'abord, il avait retrouvé Denise, son enfant adorée, — et Laurance, sa sœur chérie dont rien n'avait altéré la tendresse à son égard.

Il voyait dans ces deux promesses comme un encourageant présage pour l'œuvre de réparation qu'il voulait entreprendre !...

Peut-être, en rentrant en France, se serait-il résigné à vivre dans l'isolement, caché sous la personnalité et le nom de José Rivas, en consacrant son immense fortune au soulagement des misérables.

L'innocent pouvait dédaigner l'unique flétrissure de jadis ; le repos de sa conscience lui suffisait.

Mais il avait revu, repris Denise, et il ne voulait pas laisser porter à l'enfant qu'il adorait le nom d'un homme condamné au baignoire, dont le déshonneur, fatalement, serait retombé sur elle.

Aussi, malgré les difficultés inouïes auxquelles il s'attendait, avait-il décidé de ne rien épargner pour poursuivre sa réhabilitation.

Il avait passé bien des jours, bien des nuits, à méditer sur cette ténébreuse affaire, à chercher quel pouvait être le coupable qui avait réussi à se dérober au châtement et à en faire retomber tout le poids sur ses épaules.

Depuis quelques heures, il était fixé.

Cartigny n'avait pas craint de déchirer tous les voiles et, en crachant sa haine à la face de son ancien ami, de lui révéler impudemment qu'il était l'auteur de ce double forfait.

Allait-il donc être impossible à Georges d'ouvrir les yeux des juges et prouver la culpabilité de ce misérable ?...

Michel l'avait cyniquement bravé, menacé et, dans l'implacable cruauté de ces paroles, Georges avait senti qu'il ne fallait attendre de l'infâme aucune merci.

C'était un impitoyable duel qui allait s'engager entre les deux amis d'autrefois, devenus deux ennemis mortels !...

Cartigny n'épargnerait rien pour frapper son adversaire.

Toutes les armes lui seraient bonnes, même la délation... Ne l'avait-il pas déjà prouvé ?...

Décidément, le sort s'acharnait contre le malheureux Georges.

Pour comble de douleur, sa fille, dans les bras de laquelle il aurait pu puiser un peu de courage, le délaissait brusquement.

Toutefois, la lettre de Jacques Brunemont l'avait un peu réconforté.

Mais si cette absence inexplicable de Denise se prolongeait encore, Georges la reverrait-il avant que les terribles menaces de Cartigny eussent produit leur effet ?...

Pourtant, il ne pouvait se résoudre à fuir de nouveau...

D'abord, il voulait retrouver sa fille... Et puis, reculer devant l'infâme Cartigny lui semblait une lâcheté à la pensée de laquelle tout son sang bouillonnait.

Maintenant qu'il savait l'odieuse vérité, allait-il donc vraiment lui être impossible de se dégager de la trame où son ennemi l'avait traitreusement enserré ?...

Il en était là de ses cruelles méditations lorsqu'il reçut la visite de Henry de Faugerolles.

Le père de Denise ne voulait pas que le jeune homme devinât ses lancinantes préoccupations.

Mais il était bien difficile à l'œil exercé d'un médecin et d'un ami de ne pas constater les ravages qu'elles avaient déjà imprimés sur ce noble visage.

— Il faut ménager vos forces, monsieur Rivas, dit le jeune homme... Vous travaillez trop !... Songez que les malheureux comptent sur vous !

— En effet se hâta de répondre son interlocuteur, j'ai travaillé un peu tard cette nuit... Je n'ai pas pu fermer l'œil !

Henry demanda naturellement des nouvelles de sa cousine.

— Elle est absente, fit froidement le prétendu Mexicain.

— Absente ?...

— Oui... Elle est allée à Runnivercke, revoir les lieux où s'est écoulée son enfance et passer quelques jours auprès de l'excellente femme qui l'a élevée.

Cette explication était trop plausible pour que le jeune homme soulevât la moindre objection.

— Monsieur Rivas, fit le jeune homme avec une expression de joie sur la figure, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre !...

— Parlez, mon ami.

— J'ai retrouvé la jeune fille à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser... Vous savez, la fille de ce misérable !...

Georges tressaillait...

Encore Michel qui, de nouveau, s'imposait à sa pensée !...

— Vous êtes donc allé chez cet homme ? questionna-t-il... Eh bien ! avez-vous été plus heureux que moi, et consent-il à vous confier cette malheureuse enfant ?...

En prononçant ces mots, Davenesle revivait la scène effroyable qui s'était passée entre l'aveugle et lui.

Si Cartigny avait accepté les propositions du jeune docteur sans lui parler de la visite de José Rivas, c'est donc que le misérable n'était pas résolu à agir aussi promptement qu'il avait voulu le lui laisser supposer.

Henry expliqua que ce n'était pas rue Blanche qu'ils avaient revu Cécile, et il raconta chaleureusement les poignants événements qui avaient amené la translation au château des Fougères de Cécile et du petit Marcel.

Le cœur de Davenesle battait plus d'une fois pendant ce récit.

Comme il avait eu raison de ne pas prendre pour une voleuse cette vaillante et admirable enfant !...

Henry de Faugerolles reprit :

— C'est maintenant seulement que je vais aller chez Laverdac... De gré ou de force, je veux obtenir de lui qu'il consente à se séparer de sa fille, car j'ai promis à Mlle Cécile qu'elle ne retournerait pas chez cet homme !

— Vous avez bien agi, Henry, répondit Davenesle... Vous avez rendu la santé à cette infortunée, et vous lui avez rendu l'espérance... Je reconnais une fois de plus la noblesse de votre cœur, mais il serait inutile de retourner chez Laverdac... Je viens de vous le dire, je l'ai vu, et il s'est montré intraitable !...

— J'emploierais d'autres arguments, répliqua le jeune médecin... J'ai des armes contre lui, et je réussirai, je vous l'affirme !

— Je le souhaite ardemment, mon ami, et vous pouvez être certain que tous mes vœux vous accompagnent.

Henry s'éloigna.

Les violentes préoccupations de celui qu'il appelait José Rivas l'avaient frappé.

Ses traits tirés, son regard anxieux étaient significatifs.

L'explication que le Mexicain avait donnée ne pouvait suffire à motiver cette altération.

Rivas n'était plus lui-même et, bien qu'il se fût montré aussi affectueux que d'ordinaire envers le jeune homme, c'était la première fois que celui-ci le trouvait absorbé.

Que se passait-il donc dans cette opulente demeure ?...

Quelles inquiétudes pouvaient troubler cet homme si bon, si généreux qui semblait tout avoir pour être heureux ?...

Les âmes simples ont-elles donc raison en disant que la fortune ne fait pas le bonheur ?...

Henry de Faugerolles arriva rue Blanche.

Laverdac était sorti, accompagné de Brunemont.

Comme Henry, croyant cette absence une défaite pour ne pas le recevoir, insistait, le bruit de son colloque avec le domestique parvint jusqu'aux oreilles de Clarisse.

— Que se passe-t-il ? demanda la Poirrotte.

Le domestique lui remit la carte du jeune médecin.

Lorsque la fille de Mme Savelli lut le nom du visiteur, une violente émotion s'empara d'elle.

Henry de Faugerolles ! Le neveu de Georges Davenesle !...

Jadis, le père de ce jeune homme et Mme Faugerolles, partageant l'opinion de son mari, s'étaient montrés impitoyables à l'égard de leur belle-sœur.

Mais le petit Henry très doux, très aimant... C'était un homme à Clarisse ne l'avait pas née du théâtre du Châtelet par son père, était rongé par les gerolles.

Que venait faire Henry ?

Que pouvait-il avoir à lui dire ?

— C'est bien ! dit-elle, recevez ce monsieur.

Elle fit entrer le jeune homme dans le salon où elle l'accompagna.

— M. Laverdac est absent, dit, monsieur, mais nous connaissons l'objet de votre visite.

Henry regarda cette jeune fille.

Il pensait, en s'adressant à elle, l'amie inattendue.

La malheureuse qui, en venant de ce repaire, lui avait fait connaître le jeune médecin.

Le jeune médecin ne pouvait pas verser.

— Madame, dit-il, saluez-moi et de la part de Mlle Cécile.

En entendant ces mots, Henry battit violemment.

Mon Dieu ! fit-elle, le est ? Elle m'avait tant promis de nouvelles aussi !

— Vous ne venez pas pour son compte, n'est-ce pas ?

— C'est moi qui vous ai dit que je ne révélerais pas à Cécile où elle se cache.

— Madame reprit, vous avez fait pour cette jeune fille.

— Compléter votre œuvre, moment chez ma mère.

— Rôles, au château des Fougères, à M. Laverdac.

— Oh ! soyez béni, moi comment vous aviez fait !...

Henry n'avait aucune femme qui avait montré à Cécile les éclaircissements.

En quelques mots, il lui venait de rendre compte de tout.

Clarisse écoutait, le cœur suspendu...

En entendant le jeune homme, elle se sentait un froyable danger courir.

— Un enfant, la Poirrotte, d'angoisse.

M. de Faugerolles, tout danger avait disparu.

— Tout danger avait disparu ; avec la convalescence ; avec la redouter.

— Ainsi, vous l'avez vue, la pauvre femme, le visage pour compléter votre œuvre.

— Elle !... Mais voulez-vous que je vous dise !...

— Parlez, madame.

— Eh bien ! laissez-moi, à Laverdac ce sera opportun pour lui.

— Au cœur autant qu'à la tête, que nous poursuivons la précipitation.

Henry s'inclina.

— Je vous obéirai, mais de trouver en vous une alliée si sûre.

— Cécile m'a dit, et je ne m'étonne pas.

Mais le petit Henry était un enfant charmant, très doux, très aimant...

C'était un homme aujourd'hui...

Clarisse ne l'avait pas revu depuis cette matinée du théâtre du Châtelet où Denise, conduite par son père, était rentrée dans la loge des Faugerolles.

Que venait faire Henry chez Laverdac?...

Que pouvait-il avoir à demander à l'aveugle?...

— C'est bien! dit-elle au domestique... je vais recevoir ce monsieur.

Elle fit entrer le jeune médecin dans un petit salon où elle l'accompagna.

— M. Laverdac est absent, comme on vous l'a dit, monsieur, mais ne pouvez-vous pas me faire connaître l'objet de votre visite?...

Henry regarda cette femme.

Il pensait, en s'inclinant elle, que ce devait être l'amie inattendue dont Cécile lui avait parlé; la malheureuse qui, en ouvrant à l'enfant la porte de ce repaire, lui avait probablement sauvé la vie.

Le jeune médecin n'était pas homme à tergiverser.

— Madame, dit-il sans hésitation, je viens au nom et de la part de la fille de M. Laverdac, de Mlle Cécile.

En entendant ces mots, le cœur de la Poivrotte battit violemment.

Mon Dieu! fit-elle vivement, vous savez où elle est? Elle m'avait tant promis de me donner de ses nouvelles aussitôt hors de danger!...

Mais vous ne venez pas pour renseigner Laverdac sur son compte, n'est-ce pas?... Heureusement que c'est moi qui vous ai reçu?... Non! non! Vous ne révélez pas à cet homme l'endroit où ma... où Cécile se cache.

— Madame reprit Henry, Je sais ce que vous avez fait pour cette jeune fille, et je suis ici pour compléter votre œuvre... Mlle Cécile est en ce moment chez ma mère, la Comtesse de Faugerolles, au château des Fougères, et je venais demander à M. Laverdac de l'y laisser toujours...

— Oh! soyez béni, monsieur!... Mais apprenez-moi comment vous avez recueilli cette chère enfant!...

Henry n'avait aucune raison pour refuser à la femme qui avait montré tant de dévouement à Cécile les éclaircissements qu'elle demandait.

En quelques mots rapides, il la renseigna, comme il venait de renseigner José Rivas.

Clarisse écoutait, les yeux dilatés, la respiration suspendue...

En entendant le jeune homme raconter l'effroyable danger couru volontairement par l'admirable enfant, la Poivrotte ne put retenir un cri d'angoisse.

M. de Faugerolles calma bientôt son anxiété.

Tout danger avait disparu. La malade était en convalescence; aucune suite fâcheuse n'était à redouter.

— Ainsi, vous l'avez sauvée!... murmura la pauvre femme, le visage baigné de larmes... Et, pour compléter votre œuvre, vous veillez sur elle!... Mais voulez-vous me permettre un conseil!...

— Parlez, madame!

— Eh bien! laissez ignorer encore quelque temps à Laverdac ce qu'est devenue Cécile... Je me charge de vous prévenir quand le moment sera opportun pour lui parler de ce qui me tient au cœur autant qu'à vous... Vous nuiriez au but que nous poursuivons, en agissant avec trop de précipitation.

Henry s'inclina.

— Je vous obéirai, madame... Et je suis heureux de trouver en vous une alliée...

— Une alliée sincère, une alliée dévouée, soyez-en sûr, monsieur de Faugerolles!...

— Cécile m'a dit, en effet, tout ce qu'elle vous doit, et je ne m'étonne pas de vous trouver fidèle

à sa cause... D'ailleurs, comment ne serait-on pas prêt à tout faire pour elle, si noble, si vaillante, si exquise?... Vous l'avez ressenti comme moi! Il est impossible de vivre à ses côtés sans lui donner son cœur!...

Le jeune homme avait parlé avec tant de chaleur que Clarisse le regarda avec une surprise émue.

— Ah! interrompit-elle, un rayon de joie dans les yeux... je... je ne me trompe pas!... Vous... vous l'aimez!...

Une rougeur monta au front du jeune homme et simplement, avec la loyauté et la franchise qui étaient le fond de son cœur:

— Oui, madame, répondit-il, je l'aime et je veux faire d'elle ma femme.

— Votre femme!... Ah! Dieu est bon!... Dieu est juste! s'écria Clarisse en joignant les mains avec extase... Désormais, je ne tremblerai plus sur le sort de cette enfant que moi aussi, j'aime... comme si elle était ma fille!

L'émotion de Henry redoubla.

— Eh bien! madame, si vous avez tant d'affection pour Cécile pourquoi ne venez-vous pas la voir?...

— Hélas! je ne peux guère m'échapper d'ici... Pourtant, je vous le promets que j'en trouverai le moyen!... Oui, pour embrasser... Cécile, je ne reculerai devant aucun danger!...

Henry regardait avidement cette femme dont les traits ravagés s'illuminaient d'une tendresse extasiée en parlant de la jeune fille.

Il serra la main qu'elle lui tendait et prit congé.

Quand il se fut éloigné, Clarisse rentra dans la chambre, qu'elle partageait avec Rolande.

La jeune femme n'était pas là; mais Clarisse devait être au fait de cette absence, car elle ne parut manifester aucun étonnement.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'on sonnait à la porte de la rue.

C'était Rolande.

— Ah! Clarisse, dit-elle, le visage inondé de joie, en entrant dans la chambre où l'attendait cette dernière, je suis heureuse!... Je l'ai vu!...

— Votre enfant?...

— Oui! oui! Il est hors de danger!... Déjà sa petite figure a repris un peu de couleur!... Il a souri en me tendant ses bras mignons!... C'est un miracle!... Il a été sauvé par l'héroïsme d'une jeune fille qui se trouvait là... qui s'intéressait à lui, et qui s'est sacrifiée avec le dévouement le plus admirable...

Clarisse l'interrompit:

— Savez-vous le nom de celle qui vous a rendu votre enfant, Rolande?...

— Vous pensez que c'est la première question que j'ai posée à Mme Collinet... Figurez-vous qu'elle a refusé de me répondre!... Celle qui a accompli cet acte sublime ne veut pas, m'a-t-elle dit, se faire connaître, au moins pour le moment. Plus tard, Mme Collinet m'a promis que je la verrais... qu'elle me mènerait la remercier et la bénir...

— Voulez-vous connaître tout de suite, Rolande, dit gravement Clarisse, le nom de celle qui vous a rendu votre enfant?...

— Vous le savez donc?

— M. de Faugerolles, le médecin qui a soigné votre petit Marcel, était ici tout à l'heure, et m'a tout raconté...

— Ah! parlez!... parlez!... Dites-moi à qui mon cœur doit tant de reconnaissance!... Une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais!...

— Eh bien, Rolande!... C'est Denise... C'est ma fille qui a sauvé votre enfant!...

Rolande poussa un cri:

— Denise!... répéta-t-elle, les yeux subitement noyés de larmes. Ma petite amie, ma petite frangine d'autrefois!

La fille de Cartigny restait stupéfaite, pétrifiée... Mais elle reprit bientôt, d'une voix où vibrat toute l'émotion de son cœur:

— Ainsi Denise que je voulais voler!... que Jacques a voulu tuer, a arraché mon enfant à la mort en risquant sa propre existence!... Comment pourrai-je jamais payer la dette que j'ai contractée envers elle!... Je ne sais pas encore... Mais ce dont je suis sûre, Clarisse, c'est que je m'acquitterai!... Cela, je le jure sur la tête du chérubin dont elle a préservé les jours!...

IX

Lettres d'autrefois

L'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Henry de Faugerolles avait transfiguré Clarisse.

La mère de Denise sentait renaître en elle une espérance radieuse qu'elle ne croyait plus capable de fleurir dans son cœur desséché.

Sa fille, arrachée par elle aux griffes de Cartigny, était sous la protection de Mme Faugerolles et de son fils.

Michel n'avait plus sur l'enfant aucun pouvoir!

D'ailleurs, après la méprise de Neuville, où l'aveugle s'était emparé de sa propre fille à la place de Denise, il ne paraissait plus disposé à rechercher avec la même opiniâtreté la fugitive.

Henry l'avait énergiquement déclaré: Denise était à l'abri du danger.

L'enfant sortait victorieusement de ses épouvantables épreuves.

Mais la mère reverrait-elle sa fille adorée?

En somme, personne ne pouvait l'en empêcher et Henry, sans savoir le lien étroit qui unissait son interlocutrice à la jeune fille, lui avait offert de venir voir celle à laquelle elle s'intéressait tant.

Quelque active que fût la surveillance de Laverdac, Clarisse n'était qu'une recluse volontaire, et il suffisait à celle que Michel appelait la Poivrotte d'un peu de volonté pour sortir à tout jamais de cet antre.

Mais lorsqu'elle reverrait Denise, Clarisse aurait-elle le courage de lui révéler toute la vérité?

Il fallait pourtant bien un jour ou l'autre qu'elle confessât toute sa honte, et que la jeune fille apprît que la malheureuse femme sur laquelle elle s'était tant apitoyée était sa mère.

Qu'advierait-il alors?

L'enfant ne pourrait jamais oublier l'avilissement de la Poivrotte et, malgré l'affirmation formelle donnée par lui à Clarisse sans savoir qu'il parlait à la mère de Denise, Henry voudrait-il pourrait-il épouser la fille d'un condamné et d'une femme perdue?

Rolande, cette pauvre égarée, avait dit à Mme Davenesle que l'amour maternel pouvait racheter toutes les fautes, mais celle-ci n'osait plus le réver.

Clarisse avait failli à tous ses devoirs.

Elle n'avait pas su être mère!

Et dire qu'autrefois elle avait osé accuser la sienne de froideur!

Maintenant elle se rendait compte... Elle comprenait que Mme Savelli n'avait été, au contraire, inspirée que par la plus tendre, la plus pénétrante affection maternelle lorsque, avec une remarquable clairvoyance, parmi les prétendants de sa fille, elle évinçait Michel Cartigny et favorisait Georges Davenesle.

Si Clarisse s'était laissée guider entièrement par sa mère, que de déchirements, que de malheurs évités!

Mme Savelli ne débordait peut-être pas d'expansion, mais elle aimait réellement, sa fille dont le bonheur seul la préoccupait.

Clarisse ne l'avait pas compris, et ce malentendu avait détruit toute sa vie.

Une fois sans mari, sans enfant, oubliant

qu'une mère des trésors de pitié inépuisables, la femme adultère n'avait pas eu le courage d'aller se jeter aux pieds de la sienne, d'implorer son pardon, de confesser toute sa faute et de recommencer une existence qui en eût été l'expiation.

La mère et la fille, alors, avaient été étonnées l'une à l'autre.

Il avait fallu les derniers moments de Mme Savelli pour qu'une réconciliation suprême intervint.

Un remords de plus que la coupable avait sur la conscience !

Elle avait beau rejeter sur Cartigny la responsabilité de cette faute : pour celle-là aussi, la malheureuse était forcée de s'avouer qu'elle avait été sa complice.

Des larmes brûlantes coulaient sur le visage ravagé de Clarisse, tandis qu'elle remuait tous ces souvenirs.

Elle pouvait pleurer à son aise ; elle était seule.

Roland venait de la quitter pour rentrer dans la chambre qu'elle occupait maintenant à côté de celle de la Poivrotte.

Onze heures du soir venaient de sonner.

En bas dans le salon des jeux, la partie battait son plein.

Laverdac ne viendrait pas troubler sa maîtresse dans ses douloureuses méditations.

A force de songer à sa mère, Clarisse éprouva le besoin impérieux de revoir quelque chose d'elle.

Elle prit dans une armoire un coffret qui avait appartenu à la morte et l'ouvrit.

Il contenait quelques reliques... Un portrait, une mèche de cheveux grisonnants coupée sur le front de la morte quelques minutes après son dernier soupir...

Au fond de la cassette dormait une petite liasse de lettres... les dernières qu'avait tracées cette main aujourd'hui glacée !

Que d'années s'étaient écoulées sans que Clarisse eût songé à remuer ces chers souvenirs !

Tant d'années que, lorsqu'elle prit une des lettres et que ses yeux la parcoururent, il lui sembla que tout y était nouveau pour elle.

Des phrases entières l'étonnaient.

Elle était frappée par une foule d'enseignements sagement prodigués, en style mesuré et sobre où elle avait cru voir jadis de la tiédeur.

Mme Savelli, qui était partie pour la Touraine peu de temps après le mariage de Clarisse, lui écrivait en mère prévoyante qui veut que sa fille, devenue jeune femme, ne soit embarrassée par rien dans sa nouvelle existence, dans ses fonctions toutes neuves de maîtresse de maison.

C'était clair, lucide, rempli d'esprit pratique, sans que la note de tendresse familiale fût exclue de ses conseils si sages, comme l'avait jadis pensé Clarisse qui, aujourd'hui seulement, rendait enfin hommage, en cette heure de détresse, aux précieuses qualités de sa mère.

Denise était venue au monde, et la grand'maman donnait, par correspondance, de touchants avis au sujet de sa petite-fille pour laquelle sa tendresse se devinait entre les lignes.

Les débuts du souvenir revoyaient défiler devant elle ces heures mortes à jamais.

Déjà un léger nuage semblait planer au-dessus du ménage, et plus d'une fois, une fugitive tristesse avait pressé dans le regard franc de Georges...

Il semblait se demander si sa femme était bien toute à lui, et comme s'il se rendait compte de la résistance opposée par elle aux volontés de sa mère, tout doucement, sans reproche, sans brusquerie, il l'avait peu à peu conquise.

La jeune femme n'avait pu rester longtemps insensible à cet amour si ingénieusement persévérant.

Ici encore, les lettres de sa mère étaient venues

à son secours, et contribuaient à chasser de son esprit tous les souvenirs dangereux qu'une épouse fidèle doit s'efforcer de bannir.

Clarisse, comme Mme Savelli le lui avait souvent répété, n'était pas la seule femme qui eût eu son petit roman de jeunesse.

Peu à peu les larmes coulaient, plus brûlantes, des yeux de la Poivrotte...

Dans un élan de son cœur retrouvé, elle baisait les lettres jaunies qui apportaient comme un écho de l'au-delà.

Elle en finissait une seconde : elle en prenait une troisième qu'elle lisait avec la même ferveur.

Tout à coup, au moment où son regard tombait sur une quatrième lettre, Clarisse fut secouée d'un frisson.

Ce n'était plus l'écriture de sa mère qu'elle avait devant les yeux.

D'un mouvement machinal, elle frotta ses paupières.

Il lui semblait qu'elle rêvait.

C'était Michel qui avait tracé ces lignes !

Elle regarda l'enveloppe qui avait bien été écrite par Mme Savelli.

L'adresse portait l'indication de l'ancien domicile de M. et Mme Davenesle, place Clichy.

Par inadvertance coupable, Clarisse avait-elle donc enfermé ce billet avec les lettres de sa mère ?

Que faisaient-elles-là, ces lignes tracées par le réprouvé ?

Elles devaient sentir déjà le crime et l'infamie !

Le cœur de Clarisse se soulevait de dégoût, tandis qu'une instinctive épouvante s'ajoutait à son bouleversement.

Elle eut un mouvement pour déchirer ce témoignage de sa dégradation qui surgissait au moment où les phrases d'amour et de tendresse de la morte chérie lui apportaient un peu de consolation et d'apaisement.

Elle se ravisa.

(A suivre.)



Je ne fume plus !

— Cette fois, c'est bien fini, je ne fumerai plus...

— Parce que le prix du tabac est inabordable ?

— Tu sais bien que le prix élevé d'une chose la rend plus précieuse et plus indispensable ; si je ne fume plus, c'est parce que j'ai assisté hier à une conférence sur les effets déplorables de l'abus du tabac.

— Ah bah !

— Le tabac, mon vieux, tu ne le croirais pas, eh bien c'est un poison : il détraque la cervelle, fait évaporer la jugeotte et rend fou, contre-fou, archi-fou. Qui sait si ce n'est pas lui qui me poussait à chercher constamment querelle à ma belle-mère !

— Tu blagues ?

— Je blague ? Non seulement le tabac rend dingy, mais il détériore la santé : il ronge la gorge, encrasse les poumons, détériore le foie, le pancréas, la rate. On lui doit 95 % des extinctions de voix et des laryngites. Il fait tomber les dents et tarit les glandes salivaires. On cite un homme de quatre-vingt quinze ans, qui n'avait jamais eu le moindre bobo, qui n'avait jamais consulté de médecin et qui cassa sa pipe des suites de l'abus du tabac.

— Tu plaisantes.

— Pas le moins du monde. Le tabac à priser même est funeste et dangereux : il trouble la

vue, corrode les cartillages, provoque des cancers : un homme est devenu complètement idiot pour s'être décroché la cervelle en éternuant.

— On s'est payé la tête !

— Mais ce sont des savants qui l'affirment et ce n'est pas tout : le tabac augmente le nombre des voleurs et des criminels. Des gamins volent des sous à leurs parents pour acheter des cigarettes et sont sur le chemin du vice. Les malheureux, entraînés par la passion du vol qui fait des progrès rapides chez eux, finissent au bagne ou sur l'échafaud.

Dimanche dernier, dans la nuit, on a assassiné pour la dévaliser de trois Londres qui lui restaient encore et qu'elle dissimulait pour ne les rendre que lorsque le prix des Londres aura encore augmenté, la tenancière d'un bureau de tabac de la banlieue. Ce n'est pas tout : le tabac est la cause de la plupart des maladies du cœur...

— Tu attiges ?

— La preuve, c'est que, la première fois que j'en ai usé, étant gosse, j'ai pris un mal de cœur dont je me souviens encore. Aussi, hier soir, en rentrant de la conférence, j'ai jeté au feu mes pipes en merisier, en terre, en écume...

— Eh bien, fume encore ce cigare-ci...

— Hum ! j'étais pourtant bien résolu à ne plus jamais fumer ; il est vrai que je ne trouvais plus ni cigarettes, ni tabac. Enfin, c'est pour te faire plaisir, parce que tu me l'offres, mais ce sera le dernier, je te le jure... Sapristi qu'il est bon... où te les es-tu procurés ? Donne moi donc l'adresse, pour que j'en achète une boîte...

MONTENAILLES.



Les foins à Grandvillard.

(Paysage rythmé.)

La Bonne-Mère, ce printemps a tissé
le mol tapis de verts nuancés ;
sur le sol du val Elle l'entend
pour les yeux du soleil vivifiant.

Les clairs-de lunes des faux au soleil scintillent.
Les faneurs agitent leurs muscles roses ;
les diamants de la sueur à leurs fronts brillent
et coulent doucement aux paupières mi-closes.

Les rubis du vin se pâment, dans leurs verres,
d'amour pour ceux du sang coulant dans leurs artères.

C'est l'heure du retour, l'heure crépusculaire

sur la route poudreuse les chars grincent aux essieux
chargés des foins fleuris. Orgueil, Sceptre, Pourpre
du laboureur cambré à la tête de ses bœufs !

HADRIEN CHILDREY.

Juillet 1919.



A la Sionge !

Alors que la terre doucement repose,
Que le soleil, là-bas, arrive à son déclin,
Qu'un silence règne, partout, grandiose,
J'aime, ô Sionge ! à suivre ton chemin.

J'aime l'enchantement de tes rives et contours ;
Tes flots clairs et fougueux ; ta voix fière et grave ;
Ta triste mélodie, murmurée chaque jour ;
J'aime enfin le rocher qui dans ton lit te brave.

O Sionge étrange ! Ta beauté fascine !
Dans tes flots rapides, nul rayon pénètre.
Cependant tu chantes, d'une voix divine,
La grandeur, la gloire, de l'éternel Maître !

Et mon âme saisis oublie le malheur,
Contemple les beautés de cette nature,
Rêve avec plus de joie à un bonheur fatur,
Confiant dans la grandeur de ton seul Créateur !

EUGÈNE REEB, FILS.

GLASSON FRÈRES IMP.-ÉDITEURS, BULLE

meigner encore une fois
thie aux agriculteurs le
ment éprouvés par la gu
L'Union suisse des p
Comité de la Fédérati
d'agriculture nous invite
une collecte dont le prod
tiné à envoyer dans ces
des vaches, des taureaux
tail et des chèvres pour
le cheptel vif anéanti. Il
réunir une somme vraie
but poursuivi.
Connaissant l'esprit de
nos agriculteurs, nous n'
faire appel à leur généros
L'Association soussigne
ses mains, par l'intermé
torités communales,
d'une collecte auprès d
gards. Les agriculteurs
leur verser leurs oboles,
dèlement transmises à l
trale.

Pour la Fédération
Sociétés tribourgeoises

Le Secrétaire : Le
E. DE VEVEY. D

Pour l'œuvre d
tissages. — Beaucou
nes ont adressé à l'Offic
tissages un subside pou
partie aux frais des exa
sentiments de reconn
adressés à ces commune
les de l'importance de l
sionnel de notre jeunesse
nes de Broc et de Fribou
chocune la somme de
commune de Bulle la son
La liste de tous ces
biée dans la Feuille
communes qui veulent

GRAND
ROU

Samedi 23, Dimanche

Bonnes Cible

Libres : Sarin
Concours

Cabin
H. I
Ch

BULLE, Avenue d
Châtel-St-Denis

Les propriétaires foncier
Commune de

BULLE

sont informés que le regis
nouvelles

taxes cadastrales

des immeubles non bâtis est
au Bureau de Ville, où ils y
en prendre connaissance et
tellement formuler leurs
nations jusqu'au 8 septem
1919, à 5 heures du soir.

Bulle, le 12 août 1919.

Le Conseil commu
de la Ville de Bulle

Jeune hom

23 ans, cherche place d'a
tromager.

Ecrire avec conditions à
ROTH, Chêne-Bourg (Ge

POUR
CHAUSSE
N'EMPLO
QUE L
CONC

Illustration of a person sitting on a bench, looking down, with a cigarette in their hand.

maigner encore une fois notre sympathie aux agriculteurs les plus durement éprouvés par la guerre.

L'Union suisse des paysans et le Comité de la Fédération romande d'agriculture nous invitent à organiser une collecte dont le produit sera destiné à envoyer dans ces pays dévastés, des vaches, des taureaux, du jeune bétail et des chèvres pour reconstituer le cheptel vif anéanti. Il convient de réunir une somme vraiment digne du but poursuivi.

Connaissant l'esprit de solidarité de nos agriculteurs, nous n'hésitons pas à faire appel à leur générosité.

L'Association soussignée prend dans ses mains, par l'intermédiaire des autorités communales, l'organisation d'une collecte auprès de nos campagnards. Les agriculteurs voudront bien leur verser leurs oboles, qui seront fidèlement transmises à la caisse centrale.

Pour la Fédération des Sociétés fribourgeoises d'agriculture :
Le Secrétaire : E. DE VEVEY.
Le Président : D^r E. SAVOY.

Pour l'œuvre des apprentissages. — Beaucoup de communes ont adressé à l'Office des apprentissages un subside pour subvenir en partie aux frais des examens. De vifs sentiments de reconnaissance sont adressés à ces communes si conscientes de l'importance de l'avenir professionnel de notre jeunesse. Les communes de Broc et de Fribourg ont versé chacune la somme de Fr. 100 et la commune de Bulle la somme de Fr. 50.

La liste de tous ces dons sera publiée dans la Feuille officielle. Les communes qui veulent participer à

cette belle œuvre peuvent encore adresser leurs dons, si minimes soient-ils, à la Direction des Examens d'apprentissages, à Fribourg.

Incendie. — Le feu a consumé, mardi, entre midi et une heure, la maison de M. Alexis Cottet, employé aux Chemins de fer. L'immeuble comprenait logement, écurie, remise et grange à pont. De l'enquête, il résulte que le feu a pris sur le pont de la grange, on ne s'explique pas encore comment. Le bétail a été sauvé, ainsi qu'une partie du mobilier; mais de fortes provisions de fourrages, ainsi qu'une certaine quantité de linge appartenant aux parents de M. Cottet, sont restées dans les flammes. La maison était assurée pour 13,000 francs; mais sa valeur réelle était bien supérieure.

GRUYÈRE

Marché-concours de taureaux, à Bulle. — Le XXI^{ème} marché-concours de taureaux, organisé par les Fédérations des syndicats d'élevage du canton de Fribourg, aura lieu les 4, 5 et 6 septembre prochain.

Les taureaux de race tachetée noire et tachetée rouge, destinés au dit marché, doivent être nés avant le 1^{er} avril 1919.

Les inscriptions pour ce marché-concours sont reçues jusqu'au 18 août par le gérant des Fédérations. Des formulaires d'inscriptions se trouvent chez les secrétaires des syndicats.

La sécheresse. — Dans l'air embrasé, tout ce qui vit halète péniblement; on souffre de l'excès de sé-

cheresse de l'air bien plus encore que de la température. Mais il est des parties où, en dépit de la grande chaleur, on peut respirer à l'aise et se sentir revivifier; c'est la montagne qui attire invinciblement des hôtes chaque jour plus nombreux. La plus grande partie de nos chalets sont actuellement peuplés de citadins qui viennent y chercher fraîcheur et repos.

Et les excursionnistes? ce qu'ils sont nombreux cette année! Chaque soir, nos hôtels ne peuvent héberger tous les voyageurs.

Les hôtels de montagnes refusent du monde. On nous citait hier le cas d'un américain enthousiasmé de la Gruyère qui y passer au moins une nuit; il ne put trouver place et il se déclara tout heureux de passer la nuit dans un pavillon.

Mais il y a le revers de la médaille: la terre assoiffée attend l'ondée bienfaisante qui permettra à la végétation de reprendre son cours normal. Les regains doivent être fauchés hâtivement, chaque jour d'attente diminuant leur quantité. Les pâturages n'ont que peu d'herbe et la lactation des troupeaux en souffre. Ce n'est pas pour augmenter nos disponibilités et notre ravitaillement en fromage.

ÉTAT CIVIL DE BULLE

— Naissances. —

1919. — Juillet 1. — Berset Pierre Roland, fils de Joseph, de Villargiroud, Villarsivriaux et Autigny, et de Marie, née Kessler.
3. — Frioud Pacifique-Alfred, fils de Jean, représ. de commerce, de Belfaux et Rossens, et de Elise, née Dannecker.
8. — Glasson André-Paul, fils de Jules, piqueur de ville, de Bulle, et de Lucie, née Rolle.

11. — Pasquier Roger-Louis fils de Louis, scieur, de Bulle et Maules, et de Annette, née Grivet.

15. — Menoud Robert-Olivier, fils de Emile, hôtelier, des Ecasseys, et de Germaine, née Tercier.

15. — Felder Yvonne Marie-Jeanne, fille de Joseph, employé de chemin de fer, de Escholzmatt (Lucerne), et de Jeanne, née Messerly.

17. — Romanens Marthe, fille d'Oscar, agriculteur, de Sorens et Marsens, et de Marie, née Genoud.

25. — Déforel Ernest-Alfred, fils d'Emile, de Vuadens, et de Lucie, née Kolly.

— Décès. —

Juillet 18. — Mettraux Philémon, vétérinaire, de Neyruz et Fribourg, époux de Sophie, née Gétaz, 52 ans.

29. — Treyvaux Albert, fils de Louis et de Anne, née Hollenstein, cédibataire, de Cudrefin (Vaud), représentant de commerce, 27 ans.

— Mariages. —

Juillet 5. — Kolly Xavier, fils de Joseph, mécanicien, de Tinterin, Essert et Guin, domicilié à Stanz (Nidwald), et Pasquier Sophie, fille de Léon, de et à Bulle.

5. — Ayer Antonin, fils de feu Antonin, de Romont et Sorens, chauffeur d'automobile, et Meyer Rose, de Saint-Louis (Alsace).

5. — Sigg Charles, fils de Georges, de Schaffhouse, domicilié à Clarens, chef de bureau, et Treyvaud Olga, fille de feu Louis, de Cudrefin, domiciliée à Bulle.

5. — Demierre Henri, fils de François, de Montet (Glâne), ouvrier de fabrique, et Tissot Natalie, fille de Joseph, de Cerniat, ouvrière de fabrique.

Emodella
le purgatif par excellence.
En vente dans les pharmacies
GABA S.A. - BALE

GRAND TIR DE LA PAIX ROUGEMONT

Samedi 23, Dimanche 24 et Lundi 25 Août 1919.

Bonnes Cibles; Progrès-Bonheur et Militaires.

Libres: Sarine Tournantes et Séries.
Concours de groupes (5 tireurs)

Cabinet dentaire H. DOUSSE

Chirurg.-dentiste

BULLE, Avenue de la Gare Téléphone 42
Châtel-St-Denis, Avenue de la Gare, chaque lundi.

Les propriétaires fonciers de la Commune de

BULLE

sont informés que le registre des taxes cadastrales

des immeubles non bâtis est déposé au Bureau de Ville, où ils peuvent en prendre connaissance et éventuellement formuler leurs réclamations jusqu'au 8 septembre 1919, à 5 heures du soir.

Bulle, le 12 août 1919.
Le Conseil communal de la Ville de Bulle.

Jeune homme
23 ans, cherche place d'apprenti fromager.

Ecrire avec conditions à André ROTH, Chêne-Bourg (Genève).

POUR LA CHAUSSURE N'EMPLOYEZ QUE LE CONGO



Ch. DEMIERRE

médecin-dentiste
ne reçoit plus jusqu'au 22 août inclus.

La Distillerie Valaisanne S. A., Sion, offre

Eau-de-vie de pruneaux

Garantie naturelle à fr. 6.50
Facon à fr. 6 —
en bonbonnes à partir de 10 litres.

Marc du Valais pur

Qualité extra en bouteilles fr. 6. — en caisses de 12 bouteilles (verres et embal. non compris).
Marchandises franco gare C. F. F.
S'adresser à notre dépositaire:

Alexis Bovet, repr. BULLE

AU RABAIS!

Excellente Lessive
chez J. DÉFOREL, Epicerie et Boulangerie, Place du Tirage, BULLE.

Apprenti boulanger.

On demande un jeune homme libéré des écoles comme apprenti dans bonne boulangerie de la Gruyère.

S'adresser sous P. 1767 B. à Publicitas S. A., Bulle.

Défense de passage.

A partir de ce jour et jusqu'à nouvel avis, le Conseil communal de

Cerniat

interdit pour cause de reconstruction, le passage de tout véhicule chargé sur le pont provisoire des Planfeches.

Les contrevenants seront rendus responsables de toutes les éventualités.

Cerniat, le 11 août 1919.
Par ordre: Le Secrétaire.

A vendre 2 ruches

d'abeilles Dadant Blatt, en pleine prospérité; prix 250 fr.

S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P 1766 B.

Pêcheurs.

On cherche pêcheurs qui livraient régulièrement

truites

vivantes, en gare Montbovon.
Faire offres avec conditions, sous N° 1793 B., à Publicitas S. A., Bulle.

Nous vendons

Foin et paille
Tourbe litière
Engrais
de première qualité
bon marché
Compagnie Suisse de Pailles et Fourrages
Berne

GRAND CHOIX
en
Verres à conserves « Rex ».
Bouteilles à fruits.
Verres à gelée.
Appareils complets à stériliser.



"AU DOCK"
BOEHME & CIE - FRIBOURG
RUE DE ROMONT 20
PORCELAINES CRISTAUX
VERRERIE,
ARTICLES DE MÉNAGE.

AUTOMOBILES
voitures neuves et usagées et camions disponibles de suite.
Stock Michelin.
Stock Roulements à billes S. R. O.
Charge accumulateurs.
Atelier de réparations et revisions.
Fournitures, accessoires, huile, benzine.
Voitures de location.
GARAGE GREMAUD BULLE
la plus ancienne maison de la place.
Téléphone 87.

A vendre
1 chaise d'enfant
1 berceau
1 monture de store pour balcon (long. 3 m).
S'adresser sous N° 1790 B. à Publicitas S. A., Bulle.

ON DEMANDE
pour de suite
un charretier
chez Ch. Folghera, entrepreneur, Bulle.

ON DEMANDE
un bon vendeur
de Journal, au fixe et à la commission.
S'adresser à la Librairie Baudère, Bulle.

Bulle, pharmacie d'office ASSOMPTION
Pharmacie GAVIN
Dimanche 17 août
Pharmacie STREBEL
La pharmacie d'office fait le service de nuit pendant la semaine.

Demandez à votre épiciers
LE THÉ CEYLAN

„STANDARD“

Véritable
mélange anglais.

LA GENEVOISE

Compagnie d'Assurances sur la vie — GENEVE (Fondée en 1872)

Placée sous le contrôle du Bureau Fédéral des Assurances à Berne.

Assurances en cas de décès.

Mixtes, avec ou sans clause d'invalidité.

Vie entière, à primes viagères ou temporaires.

Terme fixe et Dotation, pour la constitution d'un capital en faveur d'enfants.

La Compagnie conclut, en outre, toute autre combinaison d'assurances, au gré du proposant.

Rentes viagères immédiates.

TARIF POUR HOMMES

Montant de la rente pour un versement de 100 fr.

A 60 ans Fr. 9,56. A 65 ans Fr. 11,44
A 70 ans > 14,10. A 75 ans > 17,62
Le tarif pour femmes est un peu inférieur.

Participation annuelle et progressive des assurés aux bénéfices de la Compagnie.

Fonds de garantie Fr. 48,000,000.— La Compagnie dispose de fr. 122.— pour chaque fr. 100.— de valeur actuelle de ses engagements.

Direction : 10, Rue de Hollande, GENEVE. — Tél. 39-47.

Pour tous renseignements, s'adresser à :
MM. Jos GENOUD, agent général, Châtel-St-Denis. Tél. 12.
Pierre DOUSSE, agent principal, Le Mouret. Tél. 16.

Marcel JOLION, agent principal, Farvagny. Tél. 1805-2.

Inspecteur pour la Suisse romande : M. V. Karcher, 29bis, Chemin de Miremont, Genève.

ROMONT

Place du Château 15, 16, 17, 18 et 19 août 1919. Place du Château

GRANDE KERMESSE

organisée par les Sociétés locales

en faveur de la construction de la Halle de gymnastique et d'une salle de spectacle.

GRANDS CONCERTS

Carrousel — Jeux divers — Attractions variées
Café-concert — Cantine

BAL

FRITZ MARTI Soc. Anon. BERNE

Dépôt à YVERDON.

- Broyeurs à fruits -

à bras et à force motrice.

PRESSOIRS à fruits et à raisins

avec bassin en chêne et corbeille carrée ou ronde.

Pressoirs à cadre à levier, Pressoirs à cadre à engrenages

pour bras et force motrice.

PROSPECTUS SPÉCIAUX A DISPOSITION

REPRÉSENTANT : Ernest DEILLON nég., Vuisternens-Gare.



Quiconque est atteint
d'insomnie

se sent abattu dès le matin. Le

„NERVOSAN“

remède diététique fortifiant, recommandé par les médecins, est, dans ces cas, d'une réelle efficacité. Des milliers de personnes souffrant de névralgies, de neurasthénie, d'agitation, de maux de tête nerveux ainsi que de faiblesse nerveuse, remercient le NERVOSAN agissant directement sur le sang et les nerfs, et qui leur a redonné

le souffle de vie et la force. Le meilleur remède pour fortifier tout le système nerveux. Prix : Fr. 3.50 et Fr. 5.— dans toutes les pharmacies.

Convalescence de la grippe, maladies chroniques, cicatrisation des ulcères. S'adresser au

Dr Robert ODIER

Coutance, 7, Genève, en envoyant les eaux du matin.

Chevaux

pour l'abatage

et ceux abattus par suite d'accidents sont achetés par
L. GENOUD,
Cercle catholique, BULLE.

VINS

rouges et blancs

Fûts à disposition des clients.

F. RIBES, vins
BULLE

Lessive Schuler
à base
d'ammoniaque et
de térébenthine.
Le favori de la bonne ménagère.

Location de montagnes.

Lundi 1^{er} septembre, à 2 heures de l'après-midi, dans une salle particulière de l'Hôtel de la Berne, à Cerniat, le Conseil communal de Cerniat exposera en location, séparément et en bloc, par voie de mises publiques, pour le terme de 6 ans, les pâturages que la Commune possède au dit lieu : la Gotta, les Esserts-Andry, la Crusa, les Courtes et le Commun-Derrey.

Les conditions de location seront lues avant les mises. Cerniat, le 7 août 1919.

Le Secrétariat communal.



TEXTON

SEL DE CÉLERI

Le sel de Céleri TEXTON est supérieur, il donne à tous les aliments : potages, légumes, salades, sauces, une saveur délicieuse. Demandez partout les produits TEXTON de Gumi, Ligen et de Nyon

Café de l'Etoile

Avenue de Plan 38, VEVEY

vin de Chardonne 1^{er} choix.
Spécialité de vins en bouteilles.
Champagne.

Bière Freidrich (Reinfelden).

Fondues au fromage et au vacherin.

Se recommande,

P. VERDAN, tenancier.

BANQUE JULES HOFFMANN & C^{ie}

FRIBOURG, 35, rue de Romont.

Exécution de toutes les opérations de banques.

Service spécial pour les changes.

Réception de dépôts aux meilleures conditions.

Consultations financières.

Téléphone 720.



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 5.

» . . . 6 mois » 2

Etranger . . 1 an » 9

» . . . 6 mois » 5

payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

Les défi

Que compte une toile
les quelques milliers qu
couverture d'un bâtim
chose. Mais ce peu de
cependant important si
procéder à la petite ré
une nécessaire. Pour a
petit détail, le proprié
tôt l'ouverture s'agran
forts du vent, l'eau da
dans son bâtiment et
complètement les pou
réparation négligée, qu
quelques centimes seu
de temps une très gross
peut mettre en péril la
nomique du propriétaire
Ce ne sont pas seule
culiers qui commettent
pourant importantes
voyance. Les Etats
exempts. On l'a vu dan
oh les déficits du budg
but, n'ont pas effrayé n
tat. Quelques mille f
budget de plusieurs cen
francs, c'est peu de ch
semblait-t-on dire. Ma
la porte aux déficits chro
la force des choses et l
bitude, sont devenus in
notre avenir économiq
bord, on a couvert les
emprunts, entrant ains
ele vicieux duquel il es
fort malade de sortir.
déluge, semblaient dire
et maitres. Ceux qui n
ront comme ils pour
mons, agissons comme
et comme cela nous c
belle" théorie nous a
nous savons. Il faut tr
tant, au lieu de faire
cassés par ceux qui les
laisse docilement endo
sabilité de la situation
quelle nous sommes en
con.

Tout cela révèle un
voyance et surtout l'ab
d'esprit d'économie, de
était animé M. de We
qui a permis au gouver
d'alors de faire face au
pensées de la constructio
de fer.